



HAL
open science

”La religion de l’Albanais est l’Albanité” : Indifférence, tolérance et identité nationale

Mickaël Wilmart

► **To cite this version:**

Mickaël Wilmart. ”La religion de l’Albanais est l’Albanité” : Indifférence, tolérance et identité nationale. 2009. halshs-00425028

HAL Id: halshs-00425028

<https://shs.hal.science/halshs-00425028>

Preprint submitted on 19 Oct 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

"La religion de l'Albanais est l'Albanité"

Indifférence, tolérance et identité nationale

Mickaël WILMART

(ingénieur d'études à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales)

"Ne regardez ni églises ni mosquées,
La religion de l'Albanais est l'Albanité"¹

Ces lignes extraites d'un poème composé vers 1880 par Pashko Vasa (1825-1892) sont sans doute les vers les plus célèbres de la littérature albanaise et, finalement, la réponse la plus courante à toute question posée à un albanais sur la religion dans son pays. La dernière phrase, reprise comme un slogan à travers tout le XXe siècle, a tellement été répétée que les rédacteurs de la notice "Albanie" des sites Wikipedia, l'encyclopédie du Net, de plusieurs pays (France, Danemark mais aussi... Albanie) ont cru bon de la faire figurer comme devise nationale alors que la constitution albanaise n'en mentionne aucune...

Près de cent trente ans plus tard, lors du sommet de l'Union pour la Méditerranée (Paris, 13 juillet 2008), le premier ministre albanais, Sali Berisha, a sans doute cette phrase en tête lorsqu'au milieu de son discours, il rappelle "la tradition d'une nation multiconfessionnelle, avec une excellente tolérance religieuse, qui n'a jamais connu de conflit dans son histoire". Il donna d'ailleurs un exemple bien précis : à Bérat, raconte-t-il, "il y a une église du XVIe siècle que j'aime visiter souvent car parmi ses belles icônes [...], il y en a une qui représente Sainte Marie avec l'enfant Jésus dans ses bras, entourés de deux minarets sur leurs côtés, témoignant du grand respect des Albanais pour la croyance de l'autre". En rapportant cette anecdote, le premier ministre ne dit pas autre chose que Pashko Vasa : l'auteur de l'icône citée ne choisirait finalement ni l'église ni la mosquée, mais respecterait les deux au nom de la tolérance propre aux Albanais.

Car au fil des décennies l'appel à l'unité de Pashko Vasa est devenu la base des discours officiels sur la religion, ces vers montrant tantôt l'indifférence religieuse des Albanais, tantôt leur tolérance érigée en modèle par l'élite intellectuelle.

¹ On peut également traduire le dernier vers par "La religion de l'Albanais est l'Albanisme", c'est-à-dire le sentiment national albanais. Nous avons opté ici pour le mot "Albanité" car il s'agit de la traduction la plus connue en France et parce qu'elle permet de conserver la rime.

De l'union nationale à l'interdiction de la religion

La rédaction du poème "O Moj Shqypni", dont les fameux vers sont extraits, s'inscrit dans un moment particulier de l'histoire albanaise, celui de l'émergence d'un mouvement national albanaise dans l'Empire ottoman qui conduit, après différents projets et options politiques, le pays à l'indépendance en 1912. En 1879, P. Vasa s'est attelé à définir historiquement et ethniquement le peuple albanaise, notamment pour contrer le mouvement pan-helléniste qui tentait d'assimiler les orthodoxes d'Albanie du Sud. Serbes au nord et Grecs au sud ont fait de l'orthodoxie un marqueur identitaire fort. Les Albanais, au contraire, trouvent leur unité dans leur langue (réunissant cependant plusieurs dialectes). Religieusement, ils sont divisés entre musulmans, orthodoxes et catholiques. L'union nationale ne peut donc *a priori* pas se faire sur le plan religieux. Par ces vers, Pashko Vasa entend donc mettre au second plan la question religieuse pour assurer l'unité de son peuple. Dès cette époque, la religion est vue comme un problème par plusieurs albanistes et d'autres voies sont explorées pour le résoudre. Ainsi, Naim Frashëri, en interprétant à sa manière le Bektachisme, tente une voie médiane, celle d'un Dieu unique au-delà des confessions. Toutefois, avec l'accession à l'indépendance puis l'arrivée au pouvoir du roi Zog Ier, c'est la position de Pashko Vasa, interprétée comme un appel à une nation areligieuse, c'est-à-dire laïque, qui l'emporte.

Le régime communiste instauré par le Parti du Travail d'Enver Hoxha entre 1945 et 1991 reprend à son compte la célèbre phrase et en fait une interprétation extrêmement radicale, mêlant nationalisme et idéologie marxiste-léniniste. De la fin de la Seconde Guerre Mondiale à 1967, l'Etat impose ses règles aux Eglises et communautés religieuses, durcissant le ton au fil des années et renforçant dans le même temps la propagande antireligieuse. En 1967, il décide finalement l'interdiction totale de la religion et la nouvelle constitution de 1976 déclare que l'Etat albanaise « ne reconnaît aucune religion et travaille à développer la propagande athée ». L'interdiction n'est levée qu'en 1990. Si la lutte contre la religion est tout d'abord inscrite dans un processus de construction d'une société communiste, les discours des idéologues du Parti (réunis dans l'Institut d'Etudes Marxistes-Léninistes) et des intellectuels (scientifiques et écrivains) justifient l'interdiction d'une toute autre manière : pour eux, d'une part le peuple albanaise n'a jamais véritablement été attaché à la religion et a, au contraire, développé une certaine indifférence vis-à-vis de la foi et, d'autre part, les clergés, le plus souvent d'origine étrangère, ont eu dans l'histoire albanaise un rôle de diviseurs et ont même par moment ralenti l'unification nationale. Toute l'histoire albanaise est relue selon ces paradigmes et toute intrusion de la religion dans les événements historiques est interprétée comme négative (tel le lien des clergés avec les

puissances étrangères) ou comme le fruit d'un opportunisme au service de la nation (telle la conversion de Scanderbeg ou la carrière cléricale de Fan Noli). De leur côté, les folkloristes s'attachent à montrer la faiblesse du sentiment religieux des Albanais et la non-assimilation des confessions monothéistes au profit de la sauvegarde de l'ethnie albanaise et de ses traditions païennes. La célèbre phrase de Pashko Vasa est bien évidemment reprise comme preuve et comme slogan par le régime.

Unité et démocratie, filles de la tolérance

Après la politique radicale du régime communiste, qui a vu la religion interdite et les clergés persécutés, le discours de l'indifférence laisse place à celui de la tolérance. Désormais, les Albanais formeraient un peuple religieusement tolérant et auraient de tout temps défendu cette tradition de coexistence pacifique. Cette position, relayée par l'élite politique et intellectuelle albanaise, malgré les apparences, s'inscrit dans la même ligne que le discours précédent : cette tolérance serait en fait le fruit d'une pratique superficielle de la religion et aurait permis de sauvegarder l'unité nationale au-dessus des groupes confessionnels. Les acteurs et la dialectique du discours sont également assez identiques. L'exemple du célèbre écrivain Ismail Kadare est en ce sens particulièrement révélateur. Lorsqu'en 1990, il rédige l'introduction à la traduction française des *Chroniques d'une ville du Nord* de Migjeni, il écrit :

« Il importe de souligner que les territoires albanais furent précisément ceux où la confrontation des religions, d'abord de l'Eglise catholique et de l'Eglise orthodoxe, puis de celles-ci réunies avec l'Islam, se déroula on ne peut plus tragiquement. La conversion de la population fut l'une des conséquences de ce traumatisme. Pareille à une longue secousse sismique, elle provoqua non seulement des fractures entre villes et entre villages, mais souvent au sein d'une même famille où tel frère restait chrétien tandis que l'autre, partant faire carrière dans la capitale de l'empire, était contraint de se convertir. »

Le texte est, on l'a vu, typique de l'époque communiste et met en lumière les divisions provoquées par les religions. En novembre 2003, un colloque international intitulé *Religions et civilisations dans le nouveau millénaire : le cas albanais* est organisé à Tirana, réunissant scientifiques, hommes politiques (dont le président de la République Alfred Moisiu), écrivains et religieux. Ismail Kadare, promu coordinateur de l'évènement, qualifie, dans son discours, de « proverbiale » la tolérance religieuse des Albanais. Il argumente même :

« La conversion, ou le changement de religion, de leur foi primaire, le Catholicisme, à la foi orthodoxe, et plus tard la conversion de certains à l'islam, a servi aux Albanais de première école de la tolérance. Pendant ce processus, il est devenu un fait courant parmi les Albanais qu'une partie d'une famille ait préservé sa foi catholique originelle pendant qu'une autre partie se convertissait à l'Orthodoxie ou à l'islam. Il y a de multiples cas de deux frères vivant sous le même toit, l'un étant catholique et l'autre musulman. »

Les similitudes d'argument entre les deux textes sont assez flagrantes et pourtant la démonstration se retourne au profit du caractère tolérant des Albanais. Le discours introductif du président Moisiu, va évidemment dans le même sens, celui-ci citant au passage le vers de Pashko Vasa « La religion de l'Albanais est l'Albanité » comme témoignage du caractère normatif de la tolérance chez les Albanais. A. Moisiu ne tarit d'ailleurs pas d'éloges sur son peuple à ce sujet :

« Je voudrais vous présenter une réalité palpable et historique, un bon exemple d'harmonie, de tolérance et de coexistence religieuse en Albanie. Ce modèle constitue un aspect positif de la société albanaise, un modèle qui pourrait apprendre à tout le monde comment pratiquer la tolérance ».

Puis il dresse une liste de pratiques illustrant l'exemplarité de l'Albanie en ce domaine : mariages mixtes, congratulations des chefs des communautés pour les différentes fêtes, soutien unanime à la béatification de Mère Teresa qui était « une mère pour tous parce qu'elle était habitée par la culture albanaise de tolérance et d'harmonie religieuse ».

La conférence internationale de 2003 illustre parfaitement le discours développé depuis l'avènement de la démocratie et qui remplit deux objectifs principaux. Sur le plan intérieur, il s'agit tout d'abord d'un discours réconciliateur (dans le même esprit que le poème de Pashko Vasa) et facteur de démocratisation dans le respect des normes internationales pour la liberté de conscience. Ce discours s'est aussi teinté de nationalisme en insistant que le fait que les Albanais sont porteurs de tolérance et ont des leçons d'harmonie à apporter aux autres nations, et parfois en soulignant que cette tolérance doit être sauvegardée du radicalisme que pourraient apporter des éléments étrangers au pays. Sur le plan international, ce discours place l'Albanie comme un possible stabilisateur dans des Balkans touchés ces dernières années par les tensions interethniques et interconfessionnelles. Enfin, mettre en avant l'identité tolérante des Albanais, c'est aussi faire oublier que l'Albanie est un pays majoritairement musulman candidat à une Union européenne majoritairement chrétienne. Car finalement, ce qui est en jeu depuis le mouvement albaniste du XIXe siècle, c'est bien la construction de l'identité européenne d'une nation majoritairement musulmane.

Un frein aux mémoires particulières ?

En écoutant et analysant ce discours de tolérance, tout comme le discours d'indifférence qui l'a précédé et l'accompagne encore parfois, on peut s'interroger sur la marge laissée aux différents groupes confessionnels pour construire leur propre identité, leur propre mémoire. Le philosophe slovène Slavoj Žižek a soulevé un paradoxe qui s'applique fort bien au cas albanais : pour lui, la tolérance multiculturelle « témoigne de l'homogénéisation sans précédent du monde contemporain ». En effet, à force de mettre en avant un système tolérant, on empêche les identités particulières de s'exprimer et de trouver leur place dans une société qui finit par les regarder comme de possibles entraves au climat général de tolérance. Aussi, il convient de prendre conscience des difficultés inhérentes à ce discours, un discours qui a ses effets performatifs, qui séduit généralement l'interlocuteur mais qui cache la complexité des strates d'une société en reconstruction.

Les communautés religieuses sont en effet prises entre deux choix qui ont parfois du mal à s'accorder : d'une part adhérer à l'idéal de tolérance qui prolonge le message de paix diffusé par les religions ; d'autre part rassembler les éléments de leur propre mémoire, souvent liée à la thématique du martyr et donc révélatrice de moments d'intolérance dans l'histoire albanaise. Deux exemples peuvent éclairer cette problématique.

Tout d'abord, en novembre 1999, la Conférence épiscopale d'Albanie organise un colloque international intitulé "Le Christianisme parmi les Albanais". Il réunit historiens, archéologues, linguistes et ethnologues, albanais et étrangers, ainsi que des hommes d'Eglise, catholiques et orthodoxes. L'objectif, à l'occasion du Jubilé de l'an 2000, est de faire le point sur l'histoire chrétienne de l'Albanie, histoire dont le travail de rédaction après presque un demi-siècle de silence institutionnel est essentiel à la reconstitution d'une mémoire des Eglises. Cependant dès les discours introductifs de Mgr Anastas Janullatos, archevêque orthodoxe de Tirana, ou du président de la République Rexhep Meidani, le caractère tolérant du peuple albanais est rappelé. Pourtant d'autres promoteurs identitaires, hors des cérémonies officielles, proposent des discours bien différents. Ainsi, Maks Velo, écrivain, peintre et architecte, écrit dans ses nouvelles qu'Enver Hoxha était "un musulman halluciné" et "le plus antichrétien des dirigeants communistes de l'Est". La responsabilité du martyr est alors rejetée sur l'autre, qu'il soit musulman pour les chrétiens, ou parfois orthodoxe pour les musulmans. Ces accusations, en fin de compte mensongères puisque les persécuteurs étaient avant tout communistes, font toutefois partie du processus normal d'affirmation des identités particulières, ces identités se formant en opposition ou en concurrence à une altérité. Or, c'est ce processus que le discours normatif de tolérance ignore, un processus qui malgré tout poursuit son chemin mais de façon moins ouverte, au risque à terme d'une certaine frustration.

Première version d'un article paru sous le titre "Indifférence, tolérance et albanité" dans *Le Courrier des pays de l'Est*, n° 1067, 2008, p. 72-76.

L'autre exemple vient des dissensions internes à la communauté musulmane lors de l'affaire des caricatures de Mahomet en janvier-février 2006². Une grande partie du monde musulman a, on s'en souvient, réagi vivement contre la publication de caricatures du prophète dans un journal danois. Le Mufti de Shkodër (ville du nord du pays) fait alors à ce sujet une déclaration virulente à la presse, parlant d'une nette augmentation de l'"arrogance antimusulmane", y compris en Albanie. Par cette intervention, il tente de mettre en avant une identité musulmane qu'il sent en danger. Toutefois, dès le lendemain, le chef de la communauté musulmane condamne ses propos, les qualifiant même d'"absurdes", rappelant la tolérance interconfessionnelle qui règne en Albanie.

Ces deux exemples montrent bien la difficulté rencontrée par les acteurs pour sortir du discours identitaire national, un discours homogène mettant en valeur une vertu nationale, la tolérance, au détriment des identités communautaires.

En fin de compte, quelques vers transmis à travers les décennies suffisent-ils à définir le caractère national d'un peuple ? Outre le risque d'une homogénéisation forcée, on a vu que leur interprétation même pouvait varier selon le contexte d'utilisation. Mais c'est sans doute ici le propre des vecteurs mémoriels : prélever un élément à un instant *t* de l'histoire et l'adapter constamment afin d'assurer un minimum d'unité nationale.

Sélection bibliographique

- Clayer (Nathalie), *Aux origines du nationalisme albanais. La naissance d'une nation majoritairement musulmane en Europe*, Karthala, Paris, 2007, 794 p.
- Clayer (Nathalie), "God in the 'Land of the Mercedes'. The Religious Communities in Albania since 1990", *Österreichische Osthefte*, t. 45, n°1-2, 2003, p. 277-314.
- *Krishtërimi ndër Shqiptarë - Christianity among the Albanians. International Symposium, Tirana, November 16-19, 1999*, ed. Nikë Ukgjini, Willy Kamsi et Romeo Gurakuqi, Konference Ipeshkvnore e Shqipërisë, Shkodër, 2000, 584 p.
- Migjeni, *Chroniques d'une ville du Nord et autres proses*, Fayard, Paris, 1990, 298 p.
- *Religions and Civilizations in the New Millennium – The Albanian Case. International Conference, Tirana, 14-15 november 2003*, Albanian Center for Human Rights, Tirana, 2004, 226 p.
- Velo (Maks), *Le commerce des jours. Nouvelles albanaises*, Lampasque, Vijon, 1998, 221 p.
- Wilmart (Mickaël), "Entre tolérance et concurrence. La communauté catholique et son identité dans l'Albanie post-communiste", *Balkanologie*, vol. VIII, n°2, déc. 2004, p. 89-109.
- Wilmart (Mickaël), "Sciences humaines et athéisme d'Etat. Etudier le fait religieux dans l'Albanie communiste (1945-1991)", à paraître dans les actes du colloque *Sciences humaines et religions (EHESS, 21-23 septembre 2005)*, communication disponible en pré-édition à l'adresse : <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00120313>, 15 p.
- Žižek (Slavoj), *Plaidoyer en faveur de l'intolérance*, Climats, Castelnau-le-Lez, 2004, 163 p.

² Les déclarations citées ici ont été publiées dans la presse albanaise, notamment dans le quotidien *Shekulli* des 23 et 24 février 2006.